



Le DICTIONNAIRE des sciences humaines

Sous la direction de
Jean-François Dortier

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Extrait de la publication

**LE DICTIONNAIRE
DES SCIENCES
HUMAINES**

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2008
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361061906

LE DICTIONNAIRE DES SCIENCES HUMAINES

Sous la direction de

Jean-François Dortier

Fondateur et Directeur du magazine *Sciences Humaines*

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines

Une collection dirigée par Véronique Bedin

Extrait de la publication



Avant-propos

Autorité, communautarisme, estime de soi, gouvernance, individu, stress, exclusion, etc. Les sciences humaines ont fait leur entrée dans la société. En témoigne ce nouveau vocabulaire que l'on entend désormais sur les ondes, qu'on lit dans les journaux ou que l'on rencontre dans les couloirs des hôpitaux, des écoles, des tribunaux. Ces mots touchent à des questions de société comme à des enjeux personnels. Cette insertion du vocabulaire des sciences humaines dans notre langage courant traduit une évolution en profondeur de notre société. La psychologie, la sociologie, l'histoire, les sciences du langage ont aujourd'hui pénétré dans le corps social à travers la cohorte d'experts, de thérapeutes, de conseillers, de consultants, de responsables d'insertion, de développement ou de la communication. Voilà pourquoi ce dictionnaire se veut ouvert non seulement aux concepts, aux auteurs et aux théories traditionnels des sciences humaines, mais aussi à ce qui est nouveau.

Les auteurs, les concepts, les théories, les disciplines

Aux côtés des grands domaines classiques comme le travail, la famille, l'individu, l'État, on trouvera de nouveaux champs d'exploration : l'identité, la vie quotidienne, la sexualité, la reconnaissance... Aux côtés des disciplines classiques telles l'anthropologie, la sociologie ou l'histoire, on trouvera la psychologie évolutionniste, les *Cultural Studies*, les neurosciences, l'archéologie ou la bioéthique. Aux côtés des grandes figures – Sigmund Freud, Karl Marx, Bronislaw Malinowski ou Michel Foucault –, on trouvera ceux dont les noms et les œuvres font les sciences humaines d'aujourd'hui.

Mettre à la portée d'un public large les concepts, les auteurs, les théories qui forment le corpus actuel des sciences humaines, tel est le premier but de ce dictionnaire.

Ouverture et interdisciplinarité

L'étudiant qui entreprend des études en sciences humaines est désormais amené à intégrer dans son cursus plusieurs champs disciplinaires avant de se spécialiser. Il lui faut disposer d'un outil qui lui facilite d'emblée l'accès à un riche éventail de disciplines, un guide qui l'accompagnera tout au long de ses études.

Pour les chercheurs, l'heure est aussi à l'interdisciplinarité. Le sociologue s'ouvre à la psychologie (et inversement), le linguiste ne peut rester indifférent aux développements des sciences cognitives. L'anthropologue est confronté à l'essor de la paléontologie, le géographe est sorti de son confinement pour s'ouvrir largement aux autres sciences humaines.

Voilà pourquoi ce dictionnaire offre un moyen non seulement de circuler d'un domaine à l'autre, mais aussi d'aborder les nombreux concepts et champs de recherche qui transgressent allègrement les frontières disciplinaires.

Un dictionnaire *humain* des sciences humaines

Ce dictionnaire se veut « humain » au sens où il est question non pas simplement de définitions, mais aussi des êtres humains, de leur vie, leurs mœurs, leurs croyances. À quoi servirait un dictionnaire qui n'aborderait la schizophrénie, le travail ou l'économie qu'à travers des modèles figés et des définitions abstraites ? « *Grise est la théorie, vert est l'arbre de la vie* », écrivait Goethe. Faire entrer la vie – sous forme d'exemples, de récits de vie, d'événements –, telle est l'ambition et l'originalité de ce dictionnaire. Cette exigence ne relève pas simplement d'un souci de lisibilité. Certes, « un bon exemple vaut parfois mieux qu'un long discours ». Mais une raison plus fondamentale nous a guidé dans ce choix. Et elle touche à la nature de la connaissance. La réalité humaine se laisse difficilement enfermer dans le corset figé des concepts. Les mots sont chargés de représentations, ils sont le produit de dialogues, de débats. Les idées et les théories ont une histoire, elles sont créées par des auteurs plongés dans leur époque et porteurs d'une vision du monde qui leur est propre.

Pour comprendre le sens d'un mot, d'une théorie et en révéler tous les aspects cachés, il fallait donc dévoiler la face humaine des sciences. Raconter sans complaisance ni détour les hommes et les femmes qui font les sciences humaines, quels furent leur histoire, leurs débats, leurs perspectives et leurs aveuglements.

Que l'exigence d'honnêteté et de rigueur intellectuelles rejoigne le plaisir de la découverte, ce n'est pas pour nous déplaire. Pourquoi la connaissance serait-elle une chose triste et sans âme ?

Jean-François Dortier

ABORIGÈNE

Le 13 février 2008, le chef du gouvernement australien a solennellement demandé pardon aux aborigènes australiens pour avoir poursuivi une politique d'assimilation, depuis le début du ^{xx}e siècle jusqu'aux années 1960, qui s'était traduite par l'enlèvement de dizaines de milliers d'enfants à leurs familles. Définitivement coupés de leur culture d'origine, ils étaient confiés à des familles européennes chargées de les élever « à l'occidentale », parfois traités avec bienveillance, mais trop souvent exploités et victimes de sévices graves. Quel est donc ce peuple dont le destin a fini par briser la bonne conscience de ses colonisateurs ?

Dans un sens générique, le terme « aborigène » sert à désigner les populations autochtones (ou indigènes) vivant depuis leurs origines dans un pays donné. Mais le mot est surtout employé pour les populations indigènes d'Australie. Il commence alors par un A majuscule. L'occupation de l'Australie par ses premiers habitants remonte à environ 60 000 ans. À cette époque, l'Australie était rattachée à la Nouvelle-Guinée et formait un continent unique nommé Sahul par les archéologues. Pour atteindre Sahul, les premiers colons ont dû traverser par embarcation des bras de mer de plus de 60 km de large, séparant l'Australie de Sunda, région formée par Bornéo, Sumatra, Java, formant alors un seul bloc rattaché au continent asiatique.

Les Aborigènes sont donc restés isolés de tout contact avec d'autres civilisations pendant des dizaines de milliers d'années, jusqu'à la redécouverte de l'Australie par James Cook en 1770, puis sa colonisation par les Européens. Bien qu'ils soient tous issus d'une souche commune, les 300 000 Aborigènes qui peuplaient l'Australie lors de sa découverte étaient dispersés en de nombreuses tribus (Aranda, Kurnai,

Narinyeri, Kamilaroi, etc.) localisées sur un véritable pays-continent, grand comme quinze fois la France. On a dénombré pas moins de 500 langues et dialectes aborigènes différents.

Les Aborigènes vivaient et se déplaçaient en petits groupes de quelques familles (dix à vingt individus). Leur mode de vie était celui de chasseurs-cueilleurs* nomades, se nourrissant de produits de la cueillette (tubercules, fruits, œufs, miel) et de la chasse (kangourous, émeus, varans et nombre de petits mammifères). Les petits groupes se retrouvaient régulièrement pour des cérémonies rituelles, qui sont aussi le moment où l'on célèbre les mariages, les deuils, où le conseil des sages règle les conflits.

Chaque tribu se divise en deux, quatre ou huit sections exogames, c'est-à-dire que chaque membre d'un clan (par exemple le clan du kangourou) ne peut prendre épouse au sein des membres de son clan (tous les membres du clan du kangourou sont considérés comme ses frères et ses sœurs).

Le temps du rêve

La religion des Aborigènes est formée de rites et de mythologies associés au « temps du rêve ». Le temps du rêve, c'est le monde de l'au-delà où vivent les esprits animaux ou esprits de la nature (rêve Varan, rêve Pluie, rêve Arc-en-ciel...). Les « rêves » et leurs mythologies associées sont connectés à toute la vie sociale des Aborigènes. Ils renvoient à l'organisation totémique des clans, à la description de l'espace. Par exemple, un point d'eau, un rocher, un arbre mort ou une colline sont habités par les esprits et leur est associé un nom de rêve.

Les Aborigènes pratiquent diverses formes d'art, traditionnellement reliées aux rituels et mythologies sacrés : peinture rupestre, peinture sur écorce, sur outils, sur sable et peinture du corps. Il y a bien sûr aussi la danse et la musique.

Lors des cérémonies rituelles, la peinture sur corps est associée à des danses et des chants rituels. Les peintures aborigènes (sur toile) font désormais l'objet d'une exploitation commerciale et touristique.

Les Aborigènes comptent aujourd'hui environ 200 000 personnes, dont plusieurs milliers sont métis. Certains habitent la ville où, déracinés, ils connaissent la plupart du temps la condition d'immigrés pauvres. Une grande partie est rattachée à des réserves mises en place par les autorités. Depuis plusieurs années, ils déploient une forte activité de mobilisation politique en vue de réclamer leurs droits sur la terre.

Les aborigènes et les sciences humaines

Les Aborigènes tiennent une place particulière dans l'histoire des sciences humaines. En 1899, deux ethnologues amateurs, Francis J. Gillen et Baldwin Spencer, publient une étude fondatrice sur les tribus arunta du centre de l'Australie (*The Native Tribes of Central Australia*). Les auteurs y décrivent les modes de vie des Aborigènes, et en particulier, l'institution du totémisme*.

Des auteurs comme James G. Frazer*, Émile Durkheim*, Sigmund Freud*, Lucien Lévy-Bruhl ont élaboré des théories générales sur les origines des religions ou de la société en s'appuyant sur le cas des Aborigènes. Ils sont alors perçus comme le prototype du peuple « primitif », dont le mode de vie est proche de celui qu'ont connu les premiers hommes.

Le totémisme australien formera également la base documentaire d'É. Durkheim pour son livre *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), sous-titré *Le Système totémique en Australie*. Dans *Totem et Tabou* (1912), S. Freud utilise lui aussi le cas du totémisme australien pour soutenir sa propre théorie. Pour lui, le totem représente l'ancêtre mythique du clan,

qui a été tué par ses fils pour s'emparer des femelles du groupe. Ce « meurtre primitif » est un acte fondateur de la société et les interdits alimentaires (tabous) qui portent sur l'animal-totem résultent du sentiment de culpabilité lié à ce parricide.

ABSTRACTION, ABSTRAIT

L'abstraction est un processus général de la pensée qui a beaucoup alimenté les réflexions des philosophes. Comment la pensée passe-t-elle d'une perception concrète (telle la rose ou la marguerite) à une notion abstraite (la fleur) ?

Pour Platon, les idées pures préexistaient en quelque sorte à la réalité matérielle et existaient quelque part dans un monde des Idées (seule vraie réalité tangible).

Pour Aristote, refusant cette vision, c'est par induction que l'esprit humain passe du concret à l'abstrait. Mais comment se réalise l'induction ?

Comment se forment les idées pures

Les sciences cognitives* ont élaboré des « modèles abstractifs » des représentations mentales selon lesquels les objets sont stockés sous forme de schémas qui ne retiennent que quelques caractères saillants de l'objet réel. Ainsi, la perception d'un visage concret nous fait saisir à la fois un être singulier (avec des détails précis) et un schéma abstrait (une forme ovale avec deux yeux, une bouche, un nez) qui vaut pour toute sorte de visage. La capacité d'abstraction proviendrait donc de cette tendance à la schématisation.

ACCULTURATION

Modification d'une culture au contact d'une autre. Le mot a été introduit en anthropologie dans les années 1940, dans le cadre du courant « culturaliste* ».

À une époque marquée par le colonialisme et les transformations opérées au sein des sociétés traditionnelles par la modernité, on a surtout employé le terme d'acculturation dans le cas d'une culture dominée qui se trouve mise au contact d'une culture dominante, subit très fortement son influence et perd de sa propre substance originelle.

L'anthropologie contemporaine, qui a une vision moins homogène des cultures, met l'accent sur la diversité des processus de transformation d'une culture au contact des autres, en soulignant les phénomènes de syncrétisme, d'intégration, d'influence.

ACQUIS-INNÉ

> *Inné-acquis*

ACTANT

En linguistique, l'actant désigne tout protagoniste – personne, animal, objet – qui joue un rôle spécifique dans le déroulement d'un récit. L'actant n'est pas simplement celui qui agit, mais plus généralement celui qui participe au déroulement de l'action. Ainsi, dans la phrase « Jules achète un pain au chocolat à la boulangère », il y a trois actants : Jules et la boulangère, mais le « pain au chocolat » aussi, puisqu'ils font tous trois partie de l'action en cours.

ACTE DE LANGAGE

La notion d'acte de langage a été proposée par le philosophe anglais John L. Austin (*Quand dire, c'est faire*, 1962). Sa démarche est partie de l'étude de certains verbes tels que « je promets, je remercie, je baptise », qui ont pour propriété d'effectuer une action par le seul fait d'être prononcés. Il les a nommés « performatifs » et a pensé d'abord

qu'ils constituaient un nombre limité de cas dans les langues. Puis il a constaté qu'il était très difficile de considérer ces énoncés performatifs comme des catégories à part. Il suggéra alors l'idée que tout énoncé, même le plus descriptif, peut être considéré du point de vue de l'action qu'il contient. En effet, « J'aime beaucoup ce tableau » peut, selon le contexte, contenir un compliment (au peintre), une question (« Et vous ? ») ou un ordre (« Ne le vendez pas à un autre ! »). L'œuvre de J.L. Austin a imposé en linguistique l'idée que la fonction du langage n'est pas seulement de dire le vrai ou le faux, mais de constituer une action finalisée, susceptible de réussir ou d'échouer. C'est ce que l'on peut appeler le point de vue « pragmatique » sur le langage.

Vous ne trouvez pas qu'il fait chaud ?

La notion d'acte de langage a été considérablement enrichie par John R. Searle, qui a défini, en 1969, la notion d'« acte indirect ». Considérer les énoncés de langage comme des actes, c'est se demander ce qu'ils « font » : demander, affirmer, prévenir, ordonner, etc. C'est ce que John R. Searle a nommé leur « force illocutionnaire ». Certains énoncés sont clairs à cet égard : « Passe-moi le sel ! » ou « Déguerpissez ! » sont des ordres, dont la force illocutionnaire est liée à leur forme grammaticale (impératif). Mais il est très fréquent qu'on utilise des formes dérivées.

Prenons un exemple. Un groupe de personnes est à table. Une femme demande à son voisin : « Pouvez-vous déboucher le champagne ? » Normalement, il ne répond pas : « Oui, je peux », il comprend qu'il faut déboucher la bouteille et la servir, et que la formule est une demande. Au cours du dîner, la même femme dit : « Le lapin manque de sel. » Son voisin ne se contente pas de répondre : « Ah bon, c'est dommage », il lui passe la salière. Le constat est une

requête. À la fin de la soirée, les deux convives partent en même temps. Sur le pas de la porte, l'homme demande : « Vous êtes en voiture ? » Elle répond : « Oui, merci, c'est très gentil. » Pourquoi trouve-t-elle cela gentil ? Parce qu'elle a compris que, derrière la question, il y avait une proposition pour la raccompagner. Dans ces trois cas, l'« acte de langage » est ce qui constitue l'intention profonde de l'énoncé. Cette notion est importante parce que :

- tout énoncé peut être soupçonné de comporter un second sens caché ;
- sa reconnaissance par le destinataire est étroitement dépendante de la situation vécue et d'un certain nombre de savoirs partagés. Le constat que la réussite ou l'échec des énoncés « illocutoires » repose sur de nombreux non-dits a amené l'idée selon laquelle le sens de tout énoncé doit être reconstruit par le destinataire ;
- l'émetteur comme le récepteur interviennent tous deux dans la construction du sens, d'où le développement du point de vue dit « interactif » sur le langage et de la notion de « contrat de communication ».

ACTEUR

Le mot « acteur » est apparu dans la littérature sociologique dans les années 1980. Cette approche des conduites humaines voulait se démarquer d'une approche, dominante en sciences sociales, qui ne prend en compte que les classes, les rôles sociaux ou les styles de vie. Dans cette optique, l'individu est enfermé dans des conduites figées et stéréotypées (qui correspondent à sa classe ou à son statut d'appartenance). La sociologie de l'acteur s'est imposée à partir des années 1980, dans un contexte marqué par l'essor de l'individualisme. La sociologie de l'acteur s'oppose à la vision « hypersocialisée » de l'individu, qui le considère comme le

représentant d'une catégorie générale. L'approche en terme d'acteur souligne, au contraire, les capacités d'initiative et l'autonomie relative dont disposent les individus (ou les groupes). Cette capacité de choix implique aussi une aptitude à raisonner et à délibérer. Ainsi, expliquer le vote politique, la consommation, les comportements économiques ou les itinéraires scolaires en termes de sociologie de l'action, c'est mettre en avant les choix et décisions prises par un sujet social dans un contexte donné.

La sociologie contemporaine offre plusieurs visages de l'acteur :

- il y a l'*homo œconomicus*, acteur rationnel qui agit en calculant au mieux les avantages et ses coûts. C'est le modèle de l'individu égoïste et calculateur ;
- l'acteur stratège agit en fonction d'une rationalité « limitée ». Le sujet se contente d'agir de façon « raisonnable » ;
- récemment, le modèle de l'acteur s'est enrichi d'une vision de l'individu incertain, en quête de lui-même et tiraillé par des motivations multiples.

ACTION

Philosophie. Tout commence par un bras qui se soulève. Et une question apparemment incongrue posée par Ludwig J. Wittgenstein*. Lorsque je soulève mon bras, se demande le philosophe, puis-je dire que j'obéis à ma volonté ? Et, dans ce cas, cela signifie-t-il que ma volonté est la cause de mon geste ? Mais la volonté peut être tenue pour une illusion. Ne peut-on pas décrire plutôt le mouvement de mon bras, tout comme ma volonté, mon intention, etc. comme des « faits » susceptibles d'être expliqués par des causes physiques naturelles, comme la chute d'une pierre par exemple ? Voilà le genre de problème qui est à

l'origine de la philosophie de l'action contemporaine. Elle part de l'opposition entre les actions (humaines et guidées par des intentions) et les faits naturels, générés par des causes naturelles.

Le débat rejaillit, à partir des années 1960, dans le cadre de la philosophie analytique*. Il oppose deux camps. D'un côté le philosophe Donald Davidson*, qui va défendre la thèse de la « causalité mentale » (*Actions et événements*, 1980). Oui, affirme-t-il, la volonté ou l'intention qui me fait agir est bien la « cause mentale » de l'action en question (lever le bras ou beurrer une tartine). Ce type d'action se distingue des autres événements qui peuvent m'arriver (un saxophone qui me réveille, je glisse dans les escaliers) sans que j'en sois la cause volontaire (c'est-à-dire sans en avoir l'intention). À cette thèse s'oppose une autre, « anti-causaliste », défendue au départ par L.J. Wittgenstein, puis par une pléiade d'auteurs qui contestent que l'on puisse décrire les causes mentales sur le même mode que les causes physiques. Cette approche rejoint plutôt les théories phénoménologiques* de l'action.

De là va naître une série de débats portant sur trois types de questions. Qu'est-ce qui distingue une action (intentionnelle) d'un événement naturel ? Peut-il y avoir des actions non rationnelles ? Comment une intention (donc un état mental) peut-elle agir sur le monde réel, l'esprit sur le corps ?

Autour de ces questions, les philosophes de tradition analytique vont s'opposer en avançant une multitude d'arguments et de contre-arguments où il est question de bras qui se lèvent (sous l'empire de la volonté), de gens qui ratent leur train (contre leur intention)...

Sociologie. La sociologie de l'action s'est constituée autour de deux traditions de recherche assez différentes : la théorie de l'action individuelle et celle de l'action collective*.

Alors que la naissance de la sociologie française avec Émile Durkheim s'est forgée autour d'une conception collective des phénomènes sociaux, la sociologie allemande s'est constituée plutôt à partir des actions individuelles. « La sociologie ne peut procéder que des actions d'un, de quelques-uns, ou de nombreux individus séparés », écrit Max Weber*.

Au début de son livre *Économie et Société* (1922), M. Weber énonce les mobiles qui guident les actions sociales. Il distingue quatre formes d'action typiques :

– « l'action traditionnelle », qui se rattache à la coutume, au domaine routinier ou aux normes sociales en vigueur ;

– « l'action affective », qui est guidée par les passions (la colère, la jalousie...) ;

– « l'action rationnelle » enfin, que M. Weber décomposait en deux catégories. D'une part, l'action rationnelle qui implique l'adéquation entre les fins et les moyens (l'activité du stratège, du savant ou de l'entrepreneur qui cherchent à ajuster au mieux leurs moyens en fonction d'un but donné) ; d'autre part, l'action rationnelle guidée par des valeurs (la gloire, l'honneur, la justice) où le sujet défend ses idéaux sans forcément rechercher l'efficacité de son action.

Pour M. Weber, une même action peut relever de plusieurs logiques à la fois. Et il n'est jamais vraiment possible de démêler la part respective de chacune d'entre elles.

De leur côté, les théoriciens de l'individualisme méthodologique* ont fait de l'action individuelle le principe premier de l'analyse des phénomènes sociaux. Pour l'économiste autrichien Ludwig von Mises, auteur de *L'Action humaine* (1949), les sciences sociales doivent prendre comme point de départ l'individu agissant. Et cet individu est considéré comme étant rationnel et doté d'une liberté de choix. Les tenants de l'individualisme méthodologique

discuteront par la suite du sens qu'il faut donner à la « rationalité » des choix. Raymond Boudon*, par exemple, considère que la rationalité de l'acteur individuel relève d'une capacité générale à analyser une situation, soupeser le pour et le contre, élaborer des stratégies, etc. Il ne s'agit donc pas d'une rationalité comparable à la logique pure.

La théorie de l'acteur et de l'action étant redevenue, à partir des années 1980, une préoccupation des sciences sociales, de nombreux débats ont eu lieu sur les liens entre intentions, normes, émotions et rationalité dans le cadre de la théorie de l'action. Globalement, ces débats ont conduit à assouplir la notion de « rationalité individuelle ». D'autre part, les mobiles de l'action ont été repensés en tenant compte de leur diversité (une action n'est jamais mue par une raison unique), de l'ambiguïté des raisons (l'acteur n'est pas toujours rigoureux dans ses choix), de l'importance des interactions (les jeux d'influence) et de l'incertitude des résultats (une action ne produit pas toujours les effets escomptés).

ACTION COLLECTIVE

À quelles conditions un groupe ou un ensemble d'individus passe-t-il à l'action collective sous forme de grèves, manifestations, pétitions... La question a fait l'objet de nombreuses analyses.

Pour Karl Marx*, la misère et la paupérisation des classes laborieuses poussent les masses à la révolte. Cependant le mouvement collectif n'est pas une conséquence automatique de la pauvreté ou de la précarité. Il dépend aussi des capacités d'une classe à s'organiser. L'histoire montre qu'il n'y a pas de relation automatique entre la situation de misère ou de mécontentement

et la capacité à se mobiliser sous forme collective.

Dans *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856), Alexis de Tocqueville* soutient que ce sont les groupes en phase d'ascension sociale qui, frustrés de ne pouvoir parvenir à leurs fins, ont plutôt tendance à se mobiliser et à se révolter. Par exemple, c'est la bourgeoisie montante qui fut un des fers de lance de la Révolution française, plutôt que le peuple le plus miséreux.

Au début du xx^e siècle, les précurseurs de la psychologie sociale*, comme Gustave Le Bon* et Gabriel Tarde*, ont avancé des théories du comportement collectif en termes de psychologie des foules. Ces auteurs ont mis l'accent sur les phénomènes de contagion : manifester, c'est être entraîné dans un mouvement de foule où l'individu perd son autonomie au profit d'une sorte d'élan collectif. Le souvenir de la Commune (1870) avait marqué les esprits.

À cette vision de l'action collective, marquée par l'emprise de la foule, des auteurs ont opposé des explications purement individualistes et stratégiques.

Dans *La Logique de l'action collective* (1965), le sociologue américain Mancur Olson soutient que l'action collective ne naît pas spontanément de l'intérêt commun. En effet, la mobilisation comporte un coût individuel important. En revanche, si le groupe obtient satisfaction, c'est en général au bénéfice de tous. Chaque individu n'a donc pas intérêt à entrer dans l'action puisqu'elle comporte pour lui un coût mais lui rapporte tout de même si elle est entreprise par les autres. Les mouvements collectifs existent pourtant ! C'est, selon M. Olson, parce que l'organisation qui en est le support (le syndicat par exemple) sait offrir à ses membres des avantages individuels et spécifiques.

Alain Touraine* et les sociologues des mouvements sociaux (comme Alessandro Pizzorno) ont proposé une

approche de la mobilisation collective en termes de mouvements sociaux. Un mouvement social peut se constituer dès lors qu'une lutte pour des valeurs et des intérêts communs se transforme en véritable projet de société alternatif. Dans les années 1970-1980, A. Touraine et son équipe ont recherché si les luttes des étudiants, des régionalistes, des femmes et des écologistes pouvaient se transformer en véritable mouvement social susceptible de prendre le relais du mouvement ouvrier, alors en déclin. La conclusion fut négative.

Bonheur privé et action publique

Au seuil des années 1980, dans tous les grands pays occidentaux, la mobilisation collective semblait laisser place à un repli sur la vie privée. Cette tendance au reflux de l'action collective a été analysée par Albert O. Hirschman* dans *Bonheur privé et action publique* (1982). Pour ce sociologue américain, la vie sociale est soumise à des sortes de mouvements de balancier entre période d'investissement dans les actions collectives et période de repli sur la vie personnelle. Le même auteur avait décrit dans *Face au déclin des entreprises et des institutions* (1972) trois types de stratégie qui peuvent découler d'un mécontentement. Par exemple, lorsqu'un consommateur est satisfait, il n'a aucune raison de « changer de crémerie » et manifeste donc sa loyauté (*loyalty*). Mais s'il éprouve des mécontentements, il peut alors exprimer sa réprobation par défection (*exit*), en choisissant la protestation ou la prise de parole (*voice*).

Dans le même esprit, le sociologue Charles Tilly a parlé de « répertoire d'actions » pour désigner les différentes solutions possibles dans le cadre des mobilisations collectives. Celles-ci peuvent emprunter la voie de la grève, de la manifestation, d'actions commandos, d'insurrections, de pétitions... selon les circonstances.

ADDICTION

Pierre passe plus de huit heures par jour à surfer sur le Web. Nadège ne peut entrer dans un magasin, quel qu'il soit, sans acheter un produit qu'elle n'utilisera jamais. Romain ne supporte pas les moments en dehors du travail et emporte dossiers et portable en vacances. Leur point commun ? On pourrait penser que de tels comportements sont excessifs, sans plus. En fait, ils ont des « pratiques addictives ». Le terme « addiction » a émergé durant les années 1970 dans le vocabulaire de la psychiatrie nord-américaine, pour désigner la dépendance à l'alcool ou aux drogues. Depuis, il s'est répandu, notamment en Europe, et s'est étendu à d'autres conduites. En effet, de nombreux professionnels ont commencé à noter des similitudes comportementales avec la toxicomanie. Stanton Peele, psychologue américain, a même fait le parallèle entre la dépendance aux drogues et celle d'une personne pour une autre, dans le cadre d'une relation amoureuse. Selon lui – et cette vision est de plus en plus partagée –, la dépendance ne provient pas directement de l'objet possiblement « toxique » (drogues, alcool, travail, achat, Internet, jeux ou encore le sexe), mais du soulagement que celui-ci va procurer, l'espace d'un instant. En clair, la personne dépend non du produit mais de l'expérience qu'il retire.

Le psychiatre Aviel Goodman, dans un article intitulé « Addiction : Definition and Implications » (*British Journal of Addiction*, 1990), a proposé une liste de critères diagnostiques sur le modèle du DSM-IV (manuel américain pour le diagnostic de maladies mentales). On peut ainsi résumer l'addiction par l'impossibilité répétée de contrôler un comportement, tout en ayant conscience des conséquences négatives. Il y a dans l'addiction une perte de liberté, voire un esclavage. Loisirs ou activités sociales, plus rien d'autre n'est important

que l'objet de l'addiction, qu'il soit un produit, une personne ou un comportement. Elle entraîne un manque lorsque l'on ne peut s'y adonner. L'addiction est donc par nature handicapante et envahissante. Elle a des conséquences sociales, familiales, professionnelles et sanitaires souvent importantes.

Si les dépendances toxicomaniques peuvent être traitées par des produits de substitution, le traitement des comportements addictifs graves est beaucoup plus long et complexe, car il implique, après une première aide au sevrage, une remise en question profonde de la personnalité. « J'ai arrêté quand j'ai compris qu'on pouvait se sentir complet avec un manque », a dit un jour un de ses patients au docteur Marc Valleur, successeur depuis 2000 de Claude Olievenstein à la direction de l'hôpital Marmottan...

ADLER, ALFRED (1870-1937)

Médecin et psychologue né en Autriche. Il fut d'abord un des principaux disciples de Sigmund Freud*, mais se sépara de celui-ci en 1910 et fonda ensuite sa propre école de psychologie : la Société de psychologie individuelle.

A. Adler souscrit à la découverte de S. Freud sur le rôle de l'inconscient dans la structuration du psychisme, mais, à la différence de ce dernier, il refuse d'accorder à la pulsion sexuelle une place essentielle dans les motivations humaines. Pour A. Adler, la motivation centrale qui anime l'individu est la volonté de surmonter un complexe d'infériorité, qui tient un rôle central dans l'élaboration de la personnalité. L'enfant est soumis, par son statut initial de dépendance et la confrontation à des modèles adultes idéaux, à un sentiment d'infériorité. Il va chercher à compenser ce sentiment.

Principaux ouvrages d'A. Adler

Le Tempérament nerveux, 1912

Théorie et pratique de la psychologie individuelle, 1918

L'Enfant difficile : technique de la psychologie individuelle comparée, 1930

Le Sens de la vie, 1933

ADOLESCENCE

En psychologie, on situe l'adolescence comme une période du développement de l'individu située entre 12 et 18 ans. Cette période est marquée par un certain nombre de caractères :

- la maturation sexuelle, qui s'exprime par l'apparition de caractères sexuels secondaires (poils, seins...), la découverte du corps et du désir sexuel ;
- la recherche d'une identité nouvelle.

La rupture des liens de dépendance aux parents (spécifiques à l'enfance), l'identification à de nouveaux modèles adultes en même temps qu'une revendication à l'individualité sont les manifestations de cette quête d'identité ;

- le plein développement intellectuel et l'accession à un stade de raisonnement qualifié de formel (raisonnement abstrait).

Temps des métamorphoses, l'adolescence est souvent vue comme une période de crise : crise existentielle, conflits avec les parents, attrait pour les bandes, les grands engagements idéaux...

On peut se demander si cette vision classique de l'adolescence comme crise est universelle ou caractéristique d'une époque et d'un lieu : les sociétés occidentales du milieu du xx^e siècle ? Beaucoup de psychologues et de sociologues font remarquer aujourd'hui que les conflits avec les parents semblent moins forts aujourd'hui qu'ils ne l'étaient dans les années 1950-1970, époque de la « révolte des jeunes » où de violents affrontements ont opposé les enfants à l'ordre patriarcal. Mais ils ont peut-être seulement changé de nature

et de scène : à la confrontation ouverte avec les parents autour de valeurs collectives explicitement affirmées se substitue la recherche d'une reconnaissance par les groupes du même âge.

On remarque aussi que les crises identitaires que l'on croyait typiques de l'adolescence tendent à se retrouver à d'autres périodes de la vie : la crise du milieu de vie (*middle age crisis*), le départ à la retraite, voire dans les situations de rupture : divorce, perte d'emploi, etc. Toutes ces situations sont propices à des troubles existentiels comparables.

ADORNO, THEODOR W. (1903-1969)

Avec Max Horkheimer, Theodor W. Adorno fut l'un des chefs de file de l'école de Francfort.

Né dans une famille musicienne, Adorno voulut lui-même être compositeur. Il se tourna en fait vers la philosophie, mais consacra une grande partie de son œuvre à la théorie esthétique musicale.

T.W. Adorno s'interroge sur la perte de sens dans un monde moderne où la rationalité (scientifique, technique, technocratique) tient une place dominante. Dans son livre *Dialectique négative* (1966), il veut élever sa critique de la société au plan philosophique. L'ordre social n'est pas réductible à un ordre unique qui exprime la totalité, l'unité et donc nie les différences.

T.W. Adorno a également dirigé des travaux empiriques de psychologie sociale sur la « personnalité autoritaire » et l'écoute radiophonique.

Principaux ouvrages de T.W. Adorno
Minima moralia, 1951
Notes sur la littérature, 1958
Dialectique négative, 1966
Théorie esthétique, 1970

ÂGE

Anthropologie. Chez les Baruya de Nouvelle-Guinée, la vie d'un individu est divisée en tranches d'âge qui sont définies très précisément.

À sa naissance, un homme est d'abord un bébé ou *bwaranié*. Il ne reçoit pas de nom et, durant plus d'un an, sa mère le cache de la vue de son père. Ensuite, vers l'âge de 12 à 15 mois, quand l'enfant n'encourt plus les risques de mortalité précoce, il reçoit alors un nom. Il devient *keimalé* (ou garçon), puis, vers 6 ans, on le dit « grand garçon ».

À l'âge de 9 ans, une nouvelle grande étape de sa vie survient. Il reçoit une initiation destinée à le retirer du monde des femmes, où il avait vécu jusque-là, et à le faire entrer dans le monde des hommes. Désormais, il va aller vivre dans la maison des hommes, devenir chasseur et guerrier. Le passage au statut d'adulte se déroulera en quatre étapes successives, qui auront lieu entre 9 et 20 ans, marquées chacune par des rites* de passage particuliers.

Arrivé vers l'âge de 20 ans, il se marie et devient un *mougninié* (homme jeune), puis un *ampwélo* (homme adulte). Vers 40 ans, il sera un *apménagao* (homme mûr) et, après 50, un *néi* (vieillard). À chacune de ces étapes est attaché un statut spécifique.

Le cycle de vie des jeunes Baruya a été décrit par Maurice Godelier* dans *La Production des grands hommes* (1982).

En Afrique, on trouve aussi dans la plupart des sociétés traditionnelles des classes d'âge similaires. Les âges de la vie sont divisés en cycles – enfance, adolescence, âge adulte, vieillesse –, chacun correspondant à un statut particulier avec ses privilèges et obligations.

Dans nombre de sociétés traditionnelles, les âges sont codifiés avec rigueur et la transition d'un âge à l'autre est marquée par des rites de passage.

Sociologie. Dans nos sociétés « postmodernes », les sociologues font remarquer

que les rites de passage tendent à s'estomper et les classes d'âge à se brouiller.

En effet, des rites religieux ou profanes, officiels ou non, marquaient les étapes de la vie : baptême, Sainte-Catherine, le « régiment pour les garçons », la première cigarette... L'allongement de la durée des études, le recul de l'âge du mariage et de l'installation dans une profession ou en couple stable contribuent à rendre plus flou et long le temps de la jeunesse. L'âge adulte n'est plus marqué par des frontières précises et une grande stabilité sociale (de l'emploi, du mariage), de sorte que surviennent des « crises de milieu de vie » (*middle age crisis*) qui ressemblent par certains côtés aux crises de l'adolescence. Les retraités eux-mêmes ne veulent plus se comporter comme les papis et mamies d'autrefois et se prennent à rêver d'une nouvelle jeunesse...

Cependant, si les classes d'âge semblent sans doute moins rigoureusement tracées, elles n'ont pas totalement disparu. Ainsi, certaines étapes de la vie citoyenne restent fixées conventionnellement : âge de la majorité, du droit de vote, de l'obligation scolaire, de la retraite, etc.

Psychologie du développement. À chaque âge de la vie correspondent des stades de développement, intellectuel, affectif ou social. Par exemple, Jean Piaget* s'est intéressé au développement intellectuel de l'enfant, Sigmund Freud* au développement affectif, Lawrence Kohlberg au développement moral. La psychologie a consacré par ailleurs de nombreux travaux à d'autres âges de la vie : l'adolescence et, plus récemment, le vieillissement.

AGENCE (THÉORIE DE L')

Un des postulats de base de la théorie économique est que l'entreprise cherche toujours à faire fructifier ses biens, et donc à maximiser son profit, en utilisant

au mieux ses ressources. Or, l'économiste américain John K. Galbraith* avait déjà remarqué que ce constat n'est pas évident. Si les actionnaires d'une entreprise sont en général à la recherche du maximum de bénéfices, il est possible que le manager soit en quête d'autres objectifs : l'augmentation de la taille de l'entreprise par exemple (qui peut se traduire par des déficits temporaires). Comment accorder les intérêts de l'actionnaire et du manager ? Tel est un des problèmes abordés par la « théorie de l'agence », développée notamment par les Américains Stephen A. Ross et Joseph Stiglitz (prix Nobel d'économie).

AGENDA (FONCTION D')

La fonction d'agenda, présentée par Maxwell McCombs et Donald Shaw en 1972 (« The Agenda-setting Function of Mass-Media », *Public Opinion Quarterly*, n° 36), insiste sur la capacité des médias à focaliser l'attention du public sur tel événement.

AGRESSION, AGRESSIVITÉ

Éthologie. L'éthologue Konrad Lorenz* (*L'agression, une histoire naturelle du mal*, 1969) partage avec Sigmund Freud* l'idée que l'agression est un instinct. Chez l'animal, il a une fonction adaptative, au service de la survie de celui qui en fait usage. L'agression est nécessaire au prédateur (pour capturer une proie) ou à sa victime (pour se défendre). Dans de nombreuses espèces, les mâles s'affrontent pour conquérir les femelles ou pour défendre leur territoire. Les conflits sont ritualisés et se résument souvent à des coups, morsures et postures de menace, et vont rarement jusqu'au meurtre. En revanche, notait K. Lorenz, l'homme ne possède plus de mécanismes régulateurs de

l'agression aussi efficaces que ceux des animaux. En 1974, une observation dramatique réalisée par Jane Goodall* chez les chimpanzés de Tanzanie a remis en cause l'idée d'une « ritualisation » systématique de la violence chez les grands singes. En effet, lors d'un conflit entre groupes de chimpanzés qui se disputaient un territoire, l'un des groupes a exterminé les membres du clan rival.

Psychanalyse. À partir des années 1920, S. Freud révisé sa théorie des pulsions. Jusque-là, la libido* (pulsion sexuelle) tenait une place centrale dans son modèle du psychisme. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il affirme que « l'agressivité constitue une disposition instinctive primitive et autonome de l'être humain ». Elle est la principale expression de l'instinct de mort (*thanatos*). La civilisation est là pour tenter de refouler cette pulsion mortifère. Mais elle n'y parvient pas toujours, comme s'en inquiète S. Freud dans *Malaise dans la civilisation* (1929), texte très pessimiste écrit au moment de la montée du fascisme et quand la menace de nouveaux conflits commence à planer sur l'Europe.

Psychologie sociale. La psychologie sociale envisage l'agression comme une réaction à un stimulus de l'environnement. Ses causes ne sont donc pas internes à l'individu, mais externes. Ainsi, les travaux du psychosociologue Stanley Milgram ont montré que chacun de nous peut adopter un comportement criminel sous l'effet de la soumission à l'autorité* (*Soumission à l'autorité*, 1974). L'agression peut également résulter d'un apprentissage sur un plus long terme. Selon la théorie de l'apprentissage social, c'est par imitation que l'enfant adopte des comportements violents, parce qu'il les a observés au sein de sa famille ou par l'intermédiaire des médias (Albert Bandura, *L'Apprentissage social*, 1977).

AIRE CÉRÉBRALE

Au début du XIX^e siècle, le phrénologue Franz Josef Gall (1757-1828) prétend déterminer les instincts et les facultés intellectuelles des hommes en observant la forme de leur crâne. Un tel était jugé doué pour la musique, les mathématiques ou le travail manuel en fonction des bosses présentes sur son front... Cette théorie n'a aucune assise scientifique solide et a été totalement rejetée. Pourtant, l'idée n'était pas absurde en soi : elle suppose qu'il existe dans le cerveau des aires spécialisées qui sont le siège d'aptitudes mentales spécifiques.

Dans les années 1860, Paul Broca (1824-1880) fut le premier à découvrir l'existence d'une aire cérébrale dédiée au langage et située au niveau du lobe temporal gauche. La lésion de cette zone entraîne des troubles aphasiques*. La première aire cérébrale – « l'aire de Broca » – était alors découverte.

À la fin du XIX^e siècle, un débat passionné a alors opposé les « localisationnistes » et les tenants du « holisme* ». Les premiers soutiennent que les « facultés mentales » sont localisées dans des aires spécialisées du cerveau ; les « holistes », comme Pierre Flourens (1794-1867), persistent à penser que le cerveau fonctionne comme un « tout ». Pendant toute la première partie du XX^e siècle, le débat se poursuit. Alors que des chercheurs commencent à établir les premières cartes sensorielles ou motrices du cerveau, d'autres rejettent l'idée d'un cerveau composé de zones spécialisées. Ainsi, le psychologue Karl Lashley, une des grandes figures de la psychologie expérimentale, soutient, preuve à l'appui, qu'un rat ayant subi des lésions fortes dans différentes parties du cerveau réussit tout de même à accomplir des tâches d'apprentissage. Comme si les zones lésées étaient compensées par d'autres.

Pourtant, à partir de la Seconde Guerre

mondiale, les découvertes en faveur de la localisation vont s'accumuler. À Montréal, Wilder Penfield réalise à partir des années 1940 des expériences ingénieuses sur des patients que l'on opère au cerveau. Le patient est maintenu en éveil pendant l'opération. De faibles courants électriques sont appliqués sur la surface corticale, sans provoquer la moindre douleur. Par contre, en fonction des zones cérébrales excitées, le patient pouvait décrire ce qu'il éprouvait. La stimulation de telle partie du cortex provoquait par exemple des mouvements du pied, de l'orteil ou de la main. Ou bien le patient ressentait un picotement sur la langue ou un émoi sexuel... W. Penfield et ses collaborateurs ont pu ainsi établir une sorte de cartographie du cortex.

Dans les années 1950, Roger Sperry mène des travaux sur les deux spécialisations des deux hémisphères. Au même moment, David H. Hubel et Torsten N. Wiesel ont réussi à distinguer les différentes aires spécialisées dans la vision. Grâce à leurs travaux, on sait désormais que le centre spécialisé de la vision est situé à l'arrière du cerveau (zone occipitale), et qu'il est divisé en plusieurs aires spécialisées : reconnaissance des couleurs, des formes, de la profondeur, du mouvement, etc.

À partir de la fin des années 1980, il était acquis que le cerveau était divisé en de nombreuses aires cérébrales fonctionnelles. Les neurologues avaient établi une cartographie assez fine des zones cérébrales qui interviennent dans la motricité, le langage, la vision, l'audition...

Cependant, le débat n'était pas tout à fait clos. À partir des années 1990, de nouveaux éléments sont venus tempérer une vision trop rigide de la modularité. Tout d'abord, des recherches ont montré l'existence d'une certaine plasticité des aires cérébrales : chez les violonistes, la région du cortex qui commande les doigts de la main gauche est plus

étendue que la moyenne ; chez des personnes amputées d'un membre, la zone qui commandait le membre amputé ne fonctionne plus mais tend à être envahie par les zones voisines, créant ainsi l'illusion des « membres fantômes » ; chez les aveugles de naissance, les aires visuelles sont occupées par d'autres fonctions. Cela ne remet pas en cause le principe des aires spécialisées, mais on admet un degré de plasticité de ces structures et l'existence de périodes critiques qui permettent ou non ces réaménagements. Chez les jeunes enfants, la possibilité de transférer partiellement une fonction sur une autre zone est plus forte que chez les adultes.

Par ailleurs, un autre élément est à prendre en compte. La plupart des fonctions mentales supérieures (mémoire, vision, apprentissage, langage, etc.) exigent la mobilisation de nombreuses aires qui interagissent entre elles. Ainsi, la mémorisation d'informations visuelles (par exemple le souvenir d'une photographie) sollicite les aires visuelles, mais aussi une région de l'hippocampe qui est impliquée dans la plupart des processus de mémorisation. Mais il est admis aujourd'hui que la mémoire sollicite aussi les « ganglions de base » situés à la base du cerveau et suppose l'action de neuromédiateurs comme le Gaba ou l'acétylcholine. L'interaction entre tous ces éléments spécialisés rend donc difficile l'attribution exacte d'une fonction précise à un centre bien localisé.

AIRE CULTURELLE

Expression créée à la fin du XIX^e siècle par les anthropologues allemands de l'école diffusionniste* pour désigner une zone géographique qui possède une certaine homogénéité du point de vue des modes de vie, des langues et des techniques. L'expression fut reprise et très utilisée par les anthropologues américains de l'école culturaliste*.



ou la phénoménologie sociale, déjà évoquées. Cet intérêt pour la connaissance ordinaire, les représentations, les compétences des acteurs tend à se généraliser, voire parfois à devenir le seul objet assigné à la sociologie. L'unique tâche du sociologue devient alors de produire une science de la « science » des acteurs, cela étant le plus souvent lié à une position épistémologique insistant sur la continuité (et non plus la rupture) entre connaissance ordinaire et connaissance scientifique. Cette position suscite de nombreuses critiques, car elle réduit le monde social aux représentations que les individus en ont et mène la sociologie à n'être qu'une construction des constructions des acteurs. Ces critiques prennent aussi sens dans le cadre d'une discipline dont le caractère scientifique reste, plus de cent ans après sa fondation, mal assuré.

Achévé d'imprimer en septembre 2008
Par Hérissey
Dépôt légal : troisième trimestre 2008